LA

RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

(DEUXIÈME SÉRIE)

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Cinquième livraison

Sommaire du 6 Août 1876

Prix : 50 centimes

PARIS

RICHARD LESCLIDE, ÉDITEUR

2, RUE DE CHATEAUDUN, 2

LA RÉPUBLIQUE DES LETTRES

PARAIT TOUS LES DIMANCHES

Par livraisons compactes de 24 à 32 pages, in-8°

Rédacteurs en chef

CATULLE MENDÈS ET ADELPHE FROGER

Secrétaire de la rédaction : HENRY LAUJOL

Collaborateurs :

MM. Théodore DE BANVILLE, Maurice BOUCHOR, Philippe BURTY, Léon CLADEL, Jules CLARETIE, DARGENTY, Alphonse DAUDET, Léon DIERX, Ferdinand FABRE, Anatole FRANCE, Félix FRANK, Paul GÉRIN, Raoul GINESTE, Edmond DE GONCOURT, Léon HENNIQUE, Jose Maria DE HEREDIA, Ernest d'HERVILLY, J. K. HUYSMANS, Stéphane MALLARMÉ, Henry MARET, Albert MÉRAT, John PAYNE, Edmond PÉRADON, Jean RICHEPIN, Joséphin SOULARY, O. S'HAUGNESSY, ALGERNON Charles SWINBURNE, Gilbert-Augustin THIERRY, Léon VALADE, VILLIERS DE L'ISLE ADAM, Emile ZOLA.

PRIX DE LA LIVRAISON : 50 CENT.

ABONNEMENTS :

	SIX MOIS	UN AN
Paris.	12 fr.	24 fr.
Départements.	15	30
Pays d'Europe.	18	35
Amérique,Asie, Afrique.	20	40

Les abonnements partent du premier dimanche de chaque mois

Les abonnés reçoivent gratuitement la première partie de

L'ASSOMMOIR

On s'abonne, en adressant un mandat-poste, à M. Georges ***GODDE****, gérant de la Revue.*

AUX BUREAUX DU JOURNAL

2, rue de Châteaudun, 2

LIBRAIRIE DE L'EAU-FORTE

AVIS IMPORTANT

Les abonnés de la première série, dont l'abonnement est expiré, sont priés de le renouveler avant samedi prochain, s'ils veulent ne pas éprouver de retard dans la réception de la Revue.

LA RÉPUBLIQUE

DES LETTRES

L'ASSOMMOIR

(DEUXIÈME PARTIE)

II. — *Suite.*

Dès le lendemain, le propriétaire, M. Marescot, étant venu passer une heure dans la loge des Boche, Gervaise lui parla de l'affaire. Il se montra d'abord inquiet, refusant, se fâchant, comme si elle lui avait demandé d'abattre toute une aile de sa maison. Puis, après une inspection minutieuse des lieux, lorsqu'il eut regardé en l'air pour voir si les étages supérieurs n'allaient pas être ébranlés ; il finit par donner l'autorisation, mais à la condition de ne supporter aucun frais ; et les Coupeau durent même lui signer un papier, dans lequel ils s'engagaient à rétablir les choses en l'état, à l'expiration de leur bail. Dès le lendemain, le zingueur amena des camarades, un maçon, un menuisier, un peintre, de bons zigs qui feraient cette bricole-là après leur journée, histoire de rendre service. La pose de la nouvelle porte, le nettoyage de la pièce, n'en coûtèrent pas moins une centaine de francs, sans compter les litres dont on arrosa la besogne. Le zingueur dit aux camarades qu'il leur paierait ça plus tard, avec le premier argent de son locataire. Ensuite, il fut question de meubler la pièce ; Gervaise y laissa l'ancienne armoire de maman Coupeau ; elle ajouta une table et deux chaises, prises dans sa propre chambre ; il lui fallut enfin acheter une table-toilette et un lit, avec la literie complète, en tout cent trente francs, qu'elle devait payer à raison de dix francs par mois. Si pendant une dizaine de mois, les vingt francs de Lantier se trouvaient mangés à l'avance par les dettes contractées, plus tard il y aurait un joli bénéfice.

Ce fut dans les premiers jours de juin que l'installation du chapelier eut lieu. La veille, Coupeau lui avait offert d'aller avec lui chercher sa malle, pour lui éviter les trente sous d'un fiacre. Mais l'autre était resté gêné, disant que sa malle pesait trop lourd, comme s'il avait voulu cacher jusqu'au dernier moment l'endroit où il logeait. Il arriva l'après-midi, vers trois heures. Coupeau ne se trouvait pas là. Et Gervaise, à la porte de la boutique, devint toute pâle, en reconnaissant la malle sur le fiacre. C'était son ancienne malle, celle avec laquelle elle avait fait le voyage de Plassans, aujourd'hui écorchée, cassée, tenue par des cordes. Elle la voyait reve-

nir comme souvent elle l'avait rêvé, et elle pouvait s'imaginer que le même fiacre, le fiacre où cette garce de brunisseuse s'était fichue d'elle, la lui rapportait. Cependant, Boche donnait un coup de main à Lantier. La blanchisseuse les suivit, muette, un peu étourdie. Quand ils eurent déposé leur fardeau au milieu de la chambre, elle dit pour parler :

— Hein? voilà une bonne affaire de faite?

Puis, se remettant, voyant que Lantier, occupé à dénouer les cordes, ne la regardait seulement pas, elle ajouta :

— Monsieur Boche, vous allez boire un coup.

Et elle alla chercher un litre et des verres. Justement, Poisson, en tenue, passait sur le trottoir. Elle lui adressa un petit signe, clignant les yeux, avec un sourire. Le sergent de ville comprit parfaitement. Quand il était de service, et qu'on battait de l'œil, ça voulait dire qu'on lui offrait un verre de vin. Même, il se promenait des heures devant la blanchisseuse, à attendre qu'elle battît de l'œil. Alors, pour ne pas être vu, il passait par la cour, il sifflait son verre en se cachant.

— Ah! ah! dit Lantier, quand il le vit entrer, c'est vous, Badinguet.

Il l'appelait Badinguet par blague, pour se ficher de l'empereur. Poisson acceptait ça de son air raide, sans qu'on pût savoir si ça l'embêtait au fond. D'ailleurs, les deux hommes, quoique séparés par leurs convictions politiques, étaient devenus très-bons amis.

— Vous savez que l'empereur a été sergent de ville à Londres, dit à son tour Boche. Oui, ma parole! il ramassait les femmes soûles.

Gervaise pourtant avait rempli trois verres sur la table. Elle, ne voulait pas boire, se sentait le cœur tout barbouillé. Mais elle restait, elle s'était assise, regardant Lantier enlever les dernières cordes, prise du besoin de savoir ce que contenait la malle. Elle se souvenait, dans un coin, d'un tas de chaussettes, de deux chemises sales, d'un vieux chapeau. Est-ce que ces choses étaient encore là? est-ce qu'elle allait retrouver les loques du passé. Lantier, avant de soulever le couvercle, prit son verre et trinqua.

— A votre santé.

— A la vôtre, répondirent Boche et Poisson.

La blanchisseuse remplit de nouveau les verres. Les trois hommes s'essuyaient les lèvres de la main. Enfin, le chapelier ouvrit la malle. Elle était pleine d'un pêle-mêle de journaux, de livres, de vieux vêtements, de linge en paquet. Il en tira successivement une casserole, une paire de bottes, un buste de Ledru-Rollin avec le nez cassé, une chemise brodée, un pantalon de travail. Et Gervaise, penchée, sentait monter une odeur de tabac, une odeur d'homme malpropre, qui soigne seulement le dessus, ce qu'on voit de sa personne. Non, le vieux chapeau n'était point dans le coin de gauche. Il y avait là une pelote qu'elle ne connaissait pas, quelque cadeau de femme. Alors, elle se calma, elle éprouva une vague tristesse, continuant à suivre les objets, en se demandant s'ils étaient de son temps ou du temps des autres.

— Dites donc, Badinguet, vous ne connaissez pas ça? reprit Lantier.

Il lui mettait sous le nez un petit livre imprimé à Bruxelles : *les Amours de Napoléon III*, orné de gravures. On y racontait, entre autres anecdotes, comment l'empereur avait séduit la fille d'un cuisinier, âgée de treize ans; et l'image représentant Napoléon III, les jambes nues, ayant gardé le grand cordon de la Légion d'honneur sur son habit brodé, poursuivant une jeune fille qui se dérobait à sa luxure.

— Ah! c'est bien ça! s'écria Boche, dont les instincts sournoisement voluptueux étaient flattés. Ça arrive toujours comme ça!

Poisson restait saisi, consterné ; et il ne trouvait pas un mot pour défendre l'empereur. C'était dans un livre, il ne pouvait pas dire non. Alors, Lantier lui poussant toujours l'image sous le nez d'un air goguenard, il laissa échapper ce cri, en arrondissant les bras :

— Eh bien, après ? Est-ce que ce n'est pas dans la nature ?

Lantier eut le bec cloué par cette réponse. Il rangea ses livres et ses journaux sur une planche de l'armoire ; et comme il paraissait désolé de ne pas avoir une petite bibliothèque, pendue au-dessus de la table, Gervaise promit de lui en procurer une. Il possédait l'*Histoire de dix ans*, de Louis Blanc, moins le premier volume, qu'il n'avait jamais eu d'ailleurs ; il possédait également les *Girondins*, de Lamartine, en livraisons à deux sous, *les Mystères de Paris* et *le Juif-Errant*, d'Eugène Sue, sans compter un tas de bouquins philosophiques et humanitaires ramassés chez les marchands de vieux clous. Mais il couvait surtout ses journaux d'un regard attendri et respectueux. C'était une collection faite par lui, depuis des années. Chaque fois qu'au café il lisait dans un journal un article réussi et selon ses idées, il achetait le journal et le gardait. Il en avait ainsi un paquet énorme, de toutes les dates et de tous les titres, empilés sans ordre aucun. Quand il eut sorti ce paquet du fond de la malle, il donna dessus des tapes amicales, en disant aux deux autres :

— Vous voyez ça ? eh bien, c'est à papa, personne ne peut se flatter d'avoir quelque chose d'aussi chouette... Ce qu'il y a là dedans, vous ne vous l'imaginez pas. C'est-à-dire que si on appliquait la moitié de ces idées, ça nettoyerait du coup la société. Oui, votre empereur et tous ses roussins boiraient un bouillon...

Mais il fut interrompu par le sergent de ville, dont les moustaches et l'impériale rouges remuaient dans sa face bleue.

— Et l'armée, dites donc, qu'est-ce que vous en faites ?

Alors, Lantier, s'emporta. Il criait en donnant des coups de poings sur ses journaux.

— Je veux la suppression du militarisme, la fraternité des peuples... Je veux l'abolition des privilèges, des titres et des monopoles... Je veux l'égalité des salaires, la répartition des bénéfices, la glorification du prolétariat... Toutes les libertés, entendez-vous ! toutes... Et le divorce !

— Oui, oui, le divorce, pour la morale ! appuya Boche.

Poisson avait pris un air majestueux. Il répondit :

— Pourtant, si je n'en veux pas de vos libertés, je suis bien libre.

— Si vous n'en voulez pas, si vous n'en voulez pas.... bégaya Lantier, que la passion étranglait. Non, vous n'êtes pas libre !... Si vous n'en voulez pas, je vous foutrai à Cayenne, moi ! oui, à Cayenne, avec votre empereur et tous les cochons de sa bande !

Ils s'empoignaient ainsi, à chacune de leurs rencontres. Gervaise, qui n'aimait pas les discussions, intervenait d'ordinaire. Elle sortit de la torpeur où la plongeait la vue de la malle, toute pleine du parfum gâté de son ancien amour ; et elle montra les verres aux trois hommes.

— C'est vrai, dit Lantier, subitement calmé, prenant son verre. A la vôtre.

— A la vôtre, répondirent Boche et Poisson, qui trinquèrent avec lui.

Cependant Boche se dandinait, travaillé par une inquiétude, regardant le sergent de ville du coin de l'œil.

— Tout ça entre nous, n'est-ce pas ? monsieur Poisson, murmura-t-il enfin. On vous montre et on vous dit des choses...

Mais Poisson ne le laissa pas achever. Il mit la main sur son cœur,

comme pour expliquer que tout restait là. Il n'allait pas moucharder des amis, bien sûr. Coupeau étant arrivé, on vida un second litre. Le sergent de ville fila ensuite par la cour, reprit sur le trottoir sa marche raide et sévère, à pas comptés.

Dans les premiers temps, tout fut en l'air chez la blanchisseuse. Lantier avait bien sa chambre séparée, son entrée, sa clef; mais comme au dernier moment, on s'était décidé à ne pas condamner la porte de communication, il arrivait que le plus souvent il passait par la boutique. Le linge sale aussi embarrassait beaucoup Gervaise, car son mari ne s'occupait pas de la grande caisse dont il avait parlé ; et elle se trouvait réduite à fourrer le linge un peu partout, dans les coins, principalement sous son lit, ce qui manquait d'agrément pendant les nuits d'été. Enfin, elle était très-ennuyée d'avoir chaque soir à faire le lit d'Etienne au beau milieu de la boutique ; les jours où les ouvrières veillaient, l'enfant dormait sur une chaise, en attendant. Aussi Goujet lui ayant parlé d'envoyer Etienne à Lille, où son ancien patron, un mécanicien, demandait des apprentis, elle fut séduite par ce projet, d'autant plus que le gamin, peu heureux à la maison, désireux d'être son maître, la suppliait de consentir. Seulement, elle craignait un refus net de la part de Lantier. Il était venu habiter chez eux, uniquement pour se rapprocher de son fils; il n'allait pas vouloir le perdre juste quinze jours après son installation. Pourtant, quand elle lui parla en tremblant de l'affaire, il approuva beaucoup l'idée, en disant que les jeunes ouvriers ont besoin de voir du pays. Le matin où Etienne partit, il lui fit un discours sur ses droits, puis il l'embrassa, en disant :

— Souviens-toi que le producteur n'est pas un esclave, mais que quiconque n'est pas un producteur est un frelon.

Alors, peu à peu, le train-train de la maison reprit, tout se calma et s'assoupit dans de nouvelles habitudes. Gervaise s'était accoutumée à la débandade du linge sale, aux allées et venues de Lantier. Celui-ci continuait à parler de ses grandes affaires; il sortait parfois bien peigné, avec du linge blanc, disparaissait, découchait même, puis rentrait en affectant d'être éreinté, d'avoir la tête cassée, comme s'il venait de discuter vingt-quatre heures durant les plus graves intérêts. La vérité était qu'il la coulait douce. Oh ! il n'y avait pas de danger qu'il empoignât des durillons aux mains ! Il se levait d'ordinaire à dix heures, faisait une promenade l'après-midi, si la couleur du soleil lui plaisait, ou bien, les jours de pluie, restait dans la boutique à parcourir son journal. C'était son milieu, il crevait d'aise parmi les jupes, se fourrait au plus épais des femmes, adorant leurs gros mots, les poussant à en dire, tout en gardant lui-même un langage choisi; et ça expliquait pourquoi il aimait tant à se frotter aux blanchisseuses, des filles pas bégueules. Lorsque Clémence lui dévidait son chapelet, il demeurait tendre et souriant, en tordant ses minces moustaches. L'odeur de l'atelier, ces ouvrières en sueur qui tapaient les fers de leurs bras nus, tout ce coin pareil à une alcôve où traînait le déballage des dames du quartier, semblait être pour lui le trou rêvé, un refuge longtemps cherché de paresse et de jouissance.

Dans les premiers temps, Lantier mangeait chez François, au coin de la rue des Poissonniers. Mais, sur les sept jours de la semaine, il dînait avec les Coupeau trois et quatre fois; si bien qu'il finit par leur offrir de prendre pension chez eux : il leur donnerait vingt francs par chaque samedi. Alors, il ne quitta plus la maison, il s'installa tout à fait. On le voyait du matin au soir aller de la boutique à la chambre du fond, en bras de chemise, haussant la voix, ordonnant; il répondait même aux

pratiques, il menait la baraque. Le vin de François ayant déplu, il persuada à Gervaise d'acheter désormais son vin au charbonnier d'à côté, Vigouroux, dont il allait pincer la femme avec Boche, en faisant les commandes. Puis, ce fut le pain de Coudeloup qu'il trouva mal cuit, on envoya Augustine chercher le pain à la boulangerie viennoise du Faubourg-Poissonnière, chez Meyer. Il changea aussi Lebougre, l'épicier, et ne garda que le boucher de la rue Polonceau, le gros Charles, à cause de ses opinions politiques. Au bout d'un mois, il voulut mettre toute la cuisine à l'huile. Comme disait Clémence, en le blaguant, la tache d'huile reparaissait toujours chez ce sacré provençal. Il faisait lui-même les omelettes, des omelettes retournées des deux côtés, rissolées comme des crêpes, si fermes qu'on aurait dit des galettes. Il surveillait maman Coupeau, exigeant les biftecks très-cuits, pareils à des semelles de souliers, ajoutant de l'ail partout, se fâchant si l'on coupait de la fourniture dans la salade, des mauvaises herbes, criait-il, parmi lesquelles pouvait bien se glisser du poison. Mais son grand régal était un certain potage, cuit à l'eau, très-épais, où il versait la moitié d'une bouteille d'huile. Lui seul en mangeait avec Gervaise, parce que les autres, les Parisiens, pour s'être un jour risqués à y goûter, avaient failli rendre tripes et boyaux.

Peu à peu, Lantier en était venu également à s'occuper des affaires de la famille. Comme les Lorilleux rechignaient toujours pour sortir de leur poche les cent sous de la maman Coupeau, il avait expliqué à celle-ci qu'elle pouvait leur intenter un procès. Est-ce qu'ils se fichaient du monde! c'étaient dix francs qu'ils devaient donner par mois. Et il montait lui-même chercher les dix francs, d'un air si hardi et si aimable, que la chaîniste n'osait pas les refuser. Maintenant, madame Lerat, elle aussi, donnait deux pièces de cent sous. Maman Coupeau aurait baisé les mains de Lantier, qui jouait encore le rôle de grand arbitre, dans les querelles de la vieille femme et de Gervaise. Quand la blanchisseuse, prise d'impatience, rudoyait sa belle-mère, et que celle-ci allait pleurer sur son lit, il les bousculait toutes les deux, les forçait à s'embrasser, en leur demandant si elles croyaient amuser le monde avec leurs bons caractères. C'était encore Nana : on l'élevait joliment mal, à son avis. En cela, il n'avait pas tort, car lorsque le père tapait dessus, la mère soutenait la gamine, et lorsque la mère à son tour cognait, le père faisait une scène ; Nana, ravie de voir ses parents se manger, se sentait excusée à l'avance, commettait les cent dix-neuf coups. A présent, elle avait inventé d'aller jouer dans la maréchalerie, en face; elle se balançait la journée entière aux brancards des charrettes; elle se cachait avec des bandes de voyoux au fond de la cour blafarde, éclairée du feu rouge de la forge; et, brusquement, elle reparaissait, courant, criant, dépeignée et barbouillée de charbons, comme si une volée de marteaux venait de mettre toutes ces saloperies d'enfants en fuite. Lantier seul pouvait la gronder; et encore elle savait joliment le prendre; cette merdeuse de dix ans marchait comme une dame devant lui, se balançait, le regardait de côté, les yeux déjà pleins de vice. Il avait fini par se charger de son éducation : il lui apprenait à danser et à parler patois.

Une année s'écoula de la sorte. Dans le quartier, on croyait que Lantier avait des rentes, car c'était la seule façon de s'expliquer le grand train des Coupeau. Sans doute, Gervaise continuait à gagner de l'argent; mais maintenant qu'elle nourrissait deux hommes à ne rien faire, la boutique pour sûr ne pouvait plus suffire ; d'autant plus que la boutique devenait moins bonne, des pratiques s'en allaient, les ouvrières godaillaient du matin au soir. La vérité était que Lantier ne payait pas même sa chambre et

sa nourriture. Les premiers mois, il avait donné des à-compte; puis il s'était contenté de parler d'une grosse somme qu'il devait toucher, grâce à laquelle il s'acquitterait plus tard, en un coup. Gervaise n'osait plus lui demander un centime. Elle prenait le pain, le vin, la viande à crédit. Les notes montaient partout, ça marchait par des trois francs et des quatre francs chaque jour. Elle n'avait pas allongé un sou au marchand de meubles ni aux trois camarades, le maçon, le menuisier et le peintre. Tout ce monde là commençait à grogner, on devenait moins poli pour elle dans les magasins. Mais elle était comme grisée par la fureur de la dette; elle s'étourdissait, prenait les choses les plus chères, se lâchait dans sa gourmandise depuis qu'elle ne payait plus; et elle restait très-honnête au fond, rêvant de gagner tout d'un coup des centaines de francs, elle ne savait pas trop de quelle façon, pour distribuer des poignées de pièces de cent sous à ses fournisseurs. Enfin, elle s'enfonçait, et à mesure qu'elle dégringolait, elle parlait d'élargir ses affaires. Pourtant, vers le milieu de l'été, la grande Clémence était partie, parce qu'il n'y avait plus assez de travail pour deux ouvrières et qu'elle attendait son argent pendant des semaines. Au milieu de cette débâcle, Coupeau et Lantier se faisaient des joues. Les gaillards, attablés jusqu'au menton, bouffaient la boutique, s'engraissaient de la ruine de l'établissement; et ils s'excitaient l'un l'autre à mettre les morceaux doubles, et ils se tapaient sur le ventre en rigolant, au dessert, histoire de digérer plus vite.

Dans le quartier le grand sujet de conversation était de savoir si réellement Lantier s'était remis avec Gervaise. Là-dessus, les avis se partageaient. A entendre les Lorilleux, la Banban faisait tout pour repincer le chapelier, mais lui ne voulait plus d'elle, la trouvait trop décatie, avait en ville des petites filles d'une frimousse autrement torchée. Selon les Boche au contraire, la blanchisseuse, dès la première nuit, s'en était allée retrouver son ancien époux, aussitôt que ce jeanjean de Coupeau avait ronflé. Tout ça, d'une façon comme d'une autre, ne semblait guère propre; mais il y a tant de saletés dans la vie, et de plus grosses, que les gens finissaient par trouver ce ménage à trois naturel, gentil même, car on ne s'y battait jamais et les convenances étaient gardées. Certainement, si l'on avait mis le nez dans d'autres intérieurs du quartier, on se serait empoisonné davantage. Au moins, chez les Coupeau, ça sentait les bons enfants. Tous les trois se livraient à leur petite cuisine, se culottaient et couchotaient ensemble à la papa, sans empêcher les voisins de dormir. Puis, le quartier restait conquis par les bonnes manières de Lantier. Cet enjoleur fermait le bec à toutes les bavardes. Même, dans le doute où l'on se trouvait de ses rapports avec Gervaise, quand la fruitière niait les rapports devant la tripière, celle-ci semblait dire que c'était vraiment dommage, parce qu'enfin ça rendait les Coupeau moins intéressants.

Cependant, Gervaise vivait tranquille de ce côté, ne pensait guère à ces ordures. Les choses en vinrent au point qu'on l'accusa de manquer de cœur. Dans la famille même, on ne comprenait pas sa rancune contre le chapelier. Madame Lerat, qui adorait se fourrer entre les amoureux, venait tous les soirs; et elle traitait Lantier d'homme irrésistible, dans les bras duquel les dames les plus huppées devaient tomber. Madame Boche n'aurait pas répondu de sa vertu, si elle avait eu dix ans de moins. Une conspiration sourde, continue, grandissait, poussait lentement Gervaise, comme si toutes les femmes, autour d'elle, avaient dû se satisfaire, en lui donnant un amant. Mais Gervaise s'étonnait, ne découvrait pas chez Lantier tant de séductions. Sans doute, il était changé à son avantage: il por-

tait toujours un paletot, il avait pris de l'éducation dans les cafés et dans les réunions politiques. Seulement, elle qui le connaissait bien, lui voyait jusqu'à l'âme par les deux trous de ses yeux, et retrouvait là un tas de choses, dont elle gardait un léger frisson. Enfin, si ça plaisait tant aux autres, pourquoi les autres ne se risquaient-elles pas à tâter du monsieur? Ce fut ce qu'elle laissa entendre un jour à Virginie, qui se montrait la plus chaude. Alors, madame Lerat et Virginie, pour lui monter la tête, lui racontèrent les amours de Lantier et de la grande Clémence. Oui, elle ne s'était aperçue de rien, mais dès qu'elle sortait pour une course, le chapelier emmenait l'ouvrière dans sa chambre. Maintenant, on les rencontrait ensemble, il devait l'aller voir chez elle.

— Eh bien? dit la blanchisseuse, la voix un peu tremblante, qu'est-ce ça peut me faire?

Et elle regardait les yeux jaunes de Virginie, où des étincelles d'or luisaient, comme dans ceux des chats. Cette femme lui en voulait donc, qu'elle tâchait de la rendre jalouse? Mais la couturière prit son air bête, en répondant :

— Ça ne peut rien vous faire, bien sûr... Seulement vous devriez lui conseiller de lâcher cette fille, avec laquelle il aura du désagrément.

Le pis était que Lantier se sentait soutenu et changeait de manières à l'égard de Gervaise. Maintenant, quand il lui donnait une poignée de mains, il lui gardait un instant les doigts entre les siens. Il la fatiguait de son regard, fixait sur elle des yeux hardis, où elle lisait nettement ce qu'il lui demandait. S'il passait derrière elle, il enfonçait les genoux dans ses jupes, soufflait sur son cou, comme pour l'endormir. Pourtant, il attendit encore, avant d'être brutal et de se déclarer. Mais, un soir, se trouvant seul avec elle, il la poussa devant lui sans dire une parole, l'accula tremblante contre le mur, au fond de la boutique, et là voulut l'embrasser. Le hasard fit que Goujet entra juste à ce moment. Alors, elle se débattit, s'échappa. Et tous trois échangèrent quelques mots, comme si de rien n'était. Goujet, la face toute blanche, avait baissé le nez, en s'imaginant qu'il les dérangeait, qu'elle venait de se débattre pour ne pas être embrassée devant le monde.

Émile Zola

(La suite à la prochaine livraison.)

LE CLAVECIN

Oh! si je pouvais! loin de ce monde ennuyeux,
Tristesse de mon âme et terreur de mes yeux,
Je m'en irais là-bas vivre dans une chambre
Lointaine, qu'emplirait une vague odeur d'ambre
Et comme le parfum ressuscité d'un lit
Où son corps tant de fois pleuré s'ensevelit,

. . . .

Et qui, depuis, toujours, de minute en minute
Prolonge le frisson de la suprême lutte.
Les fenêtres auraient des rideaux de lampas
Que l'horrible soleil ne traverserait pas.
Et j'y serais dans un éternel crépuscule.
Et puis, le soir, à l'heure où le soleil recule
Devant la lune, moi, plein des amours anciens,
Je m'ensevelirais dans mes rêves, les siens,
Dans nos rêves, pendant des heures infinies;
Ou, le front débordant d'immenses harmonies,
Le cœur brûlé d'amour, je m'asseoirais parfois
Devant un clavecin d'ivoire, à qui mes doigts
Arracheraient de sourds sanglots! Cependant qu'Elle,
Elle, la grande enfant, viendrait, toujours si belle!
Tout doucement, dans l'air chargé de cris humains,
Et qu'elle me prendrait la tête avec ses mains,
Et qu'elle collerait ses lèvres maternelles
Sur ma bouche! Et longtemps, des heures éternelles,
Je resterais sous cet immense embrassement,
Les yeux perdus dans ses beaux yeux de diamant,
Et toujours, de mes doigts tristes, dans la nuit noire,
Arrachant des sanglots au clavecin d'ivoire.

Adelphe Froger

Contes cruels

VÉRA

« La Forme du corps lui est plus *essentielle* que sa Substance. »
(*La Physiologie moderne*)

L'Amour est plus fort que la Mort, dit Salomon. Oui, la Mort elle-même doit avoir sa vanité, son *illusoire!* La foi que l'on y ajoute forme peut-être le plus clair de sa réalité. Lorsqu'elle enlace des êtres chers et sacrés, nous renforçons ses entraves en acceptant trop vite l'adieu comme irrémissible. Sa vue nous cause l'angoisse d'un trouble douloureux qui l'affirme et l'encourage! Elle *en* persiste! Nous tombons dans ce piége ténébreux et nous achevons ainsi ce qu'elle touche d'une aile *naissante* seule-

ment, au dernier soupir. Elle se nourrit et grandit vite, en son occulte énergie, des pleurs désespérés qu'elle excite, par exemple, et qui sont, en leur magnétique essence, comme du sang que nous mettons dans ses veines d'ombre! Et nous oublions que le pouvoir du mystérieux Amour est illimité.

C'était à la tombée d'un soir d'automne, en ces dernières années, à Paris. Vers le sombre faubourg Saint-Germain, des voitures, allumées déjà, roulaient, attardées après l'heure du Bois. L'une d'elles s'arrêta devant le portail d'un vaste hôtel seigneurial, entouré de jardins séculaires; le cintre était surmonté de l'écusson de pierre, aux armes de l'antique famille des comtes d'Athol, savoir : *d'azur, à l'étoile abîmée d'argent*, avec la devise : PALLIDA VICTRIX, sous la couronne retroussée d'hermine au bonnet princier. Les lourds battants s'écartèrent. Un homme de trente à trente-cinq ans, en deuil, au visage mortellement pâle, descendit. Sur le perron, de taciturnes serviteurs élevaient des flambeaux. Sans les voir, il gravit les marches et entra. C'était le comte d'Athol.

Chancelant, il monta les blancs escaliers qui conduisaient à cette chambre où, le matin même, il avait couché dans un cercueil de velours et enveloppé de violettes en des flots de batiste sa dame de volupté, sa pâlissante épousée, Véra, son désespoir.

En haut, la douce porte tourna sur le tapis; il souleva la tenture.

Tous les objets étaient à la place où la comtesse les avait laissés la veille. La Mort, subite, avait foudroyé. La nuit dernière, sa bien-aimée s'était évanouie en des joies si profondes, s'était perdue en de si exquises étreintes, que son cœur, brisé de délices, avait défailli : ses lèvres s'étaient brusquement mouillées d'une pourpre mortelle. A peine avait-elle eu le temps de donner à son époux un baiser d'adieu, en souriant, sans une parole : puis ses longs cils, comme des voiles de deuil, s'étaient abaissés sur la belle nuit de ses yeux.

La journée sans nom était passée.

Vers midi, le comte d'Athol, après l'affreuse cérémonie du caveau familial, avait congédié, au cimetière, la noire escorte. Puis, se renfermant, seul, avec l'ensevelie, entre les quatre murs de marbre, il avait tiré sur lui la porte de fer du mausolée. — De l'encens brûlait sur un trépied, devant le cercueil, et une couronne lumineuse de lampes au chevet de la jeune défunte l'étoilait.

Lui, debout, songeur, avec l'unique sentiment d'une tendresse sans espérance, il était demeuré là, toute la journée. Sur les six heures, au crépuscule, il était sorti du lieu sacré : En refermant le sépulcre, il avait arraché de la serrure la clef d'argent, et, se haussant sur la dernière marche du seuil, il l'avait jetée doucement dans l'intérieur du tombeau. Il l'avait lancée sur les dalles intérieures par le trèfle qui surmontait le portail!... Pourquoi ceci?... A coup sûr d'après quelque résolution mystérieuse de ne plus revenir.

Et maintenant il revoyait la chambre veuve.

La croisée, sous les vastes draperies de cachemire mauve broché d'or, était ouverte : un dernier rayon du soir illuminait, dans un cadre de bois ancien, le grand portrait de la trépassée. Le comte regarda, autour de lui, la robe jetée, la veille, sur un fauteuil; sur la cheminée, les bijoux, l'éventail à demi-fermé, les lourds flacons de parfums qu'Elle ne respirerait plus. Sur le lit de santal rouge, aux colonnes tordues, resté défait, auprès de l'oreiller où la place de la tête adorée et divine était visible encore au milieudes dentelles, il aperçut le mouchoir étoilé de gouttes de sang où

sa jeune âme avait battu de l'aile un instant; le piano ouvert, supportant une mélodie inachevée à jamais; les fleurs indiennes cueillies par elle, dans la serre, et qui se mouraient dans de vieux vases de Saxe; et, au pied du lit, sur une fourrure noire, les petites mules de velours oriental, où la devise rieuse de Véra brillait, brodée en perles : « Qui verra Véra l'aimera. » Les pieds nus de la bien-aimée y jouaient hier matin, baisés, à chaque pas, par le duvet des cygnes! — Et là, là, dans l'ombre, la pendule dont il avait brisé le ressort pour qu'elle ne sonnât plus d'autres heures.

Ainsi elle était partie!... *Où* donc?... Vivre maintenant?... Pourquoi faire?... C'était impossible, absurde.

Et le comte s'abîmait dans des pensées inconnues. Il songeait à toute l'existence passée. Six mois s'étaient écoulés depuis ce mariage. N'était-ce pas à l'étranger, au bal d'une ambassade, qu'il l'avait vue pour la première fois?... Oui. Cet instant ressuscitait devant ses yeux, très-distinct. Elle lui apparaissait là, radieuse. Ce soir-là, leurs regards s'étaient rencontrés. Ils s'étaient reconnus, intimement, de pareille nature, et devant s'aimer à jamais. Les propos décevants, les sourires qui observent, les insinuations, toutes les difficultés que suscite le monde pour retarder l'inévitable félicité de ceux qui s'appartiennent, s'étaient évanouies devant la tranquille certitude qu'ils eurent, à l'instant même, l'un de l'autre. Véra, lassée des fadeurs cérémonieuses de son entourage, était venue à lui, dès la première circonstance contrariante, simplifiant, ainsi, de haute façon, les démarches banales où se perd le temps précieux de la vie.

Oh! comme, aux premières paroles, les vaines appréciations des indifférents à leur sujet leur semblèrent une volée d'oiseaux de nuit rentrant dans les ténèbres! Quel sourire ils échangèrent! Quel ineffable embrassement!...

Cependant leur nature était des plus étranges, en vérité! C'étaient deux êtres doués de sens merveilleux, mais exclusivement terrestres. Les sensations se prolongeaient en eux avec une intensité inquiétante : ils s'y oubliaient eux-mêmes à force de les éprouver. Par contre, certaines idées, celles de l'âme, par exemple, de l'Infini, de Dieu même, étaient comme voilées à leur entendement. La foi de la plupart des vivants aux choses surnaturelles n'était pour eux qu'un sujet de vagues étonnements : lettres closes dont ils ne se préoccupaient point, n'ayant pas qualité pour condamner ou justifier. — Aussi, voyant bien que le monde leur était étranger, ils s'étaient isolés, aussitôt leur union, dans ce vieux et sombre hôtel, où l'épaisseur des jardins amortissait les bruits du dehors.

Là, les deux amants s'ensevelirent dans l'océan de ces joies languides et perverses où l'esprit se mêle à la chair mystérieuse; ils épuisèrent la violence des désirs, les frémissements et les tendresses éperdues. Ils devinrent le battement de l'être l'un de l'autre. En eux l'esprit pénétrait si bien les corps que leurs formes leur semblaient intellectuelles, et que les baisers, mailles brûlantes, les enchaînaient dans une fusion idéale. Long éblouissement! Tout à coup le charme se rompait; l'accident terrible les désunissait; leurs bras s'étaient désenlacés. Quelle ombre lui avait pris sa chère morte!... Morte! non. Est-ce que l'âme des violoncelles est emportée dans le cri d'une corde qui se brise?...

Les heures passèrent.

Il regardait, par la croisée, la nuit qui s'avançait dans les cieux : et la Nuit lui apparaissait *personnelle*, — elle lui semblait une reine marchant

avec mélancolie dans l'exil, et l'agrafe de diamant de sa tunique de deuil, Vénus, seule, brillait, au-dessus des arbres, perdue au fond de l'azur.

— C'est Véra ! pensa-t-il.

A ce nom, prononcé tout bas, il tressaillit en homme qui s'éveille ; puis, se dressant dans les ténèbres, il sonna.

Un serviteur parut : c'était un vieillard vêtu de noir; il tenait une lampe, qu'il posa devant le portrait de la comtesse. Lorsqu'il se retourna, ce fut avec un frisson de superstitieuse terreur qu'il vit son maître debout et souriant comme si rien ne se fût passé :

— Raymond, dit tranquillement le comte, ce soir *nous sommes accablés de fatigue, la comtesse et moi;* tu serviras le souper vers dix heures. — A propos, nous avons résolu de nous isoler davantage, ici, dès demain. Aucun de mes serviteurs, hors toi, ne doit passer la nuit dans l'hôtel. Tu leur remettras les gages de trois années, et qu'ils se retirent. — Puis tu fermeras la barre du portail; tu allumeras les flambeaux, en bas, dans la salle à manger. Tu nous suffiras. — Nous ne recevrons personne à l'avenir.

Le vieillard tremblait et le regardait attentivement.

Le comte alluma un cigare et descendit aux jardins.

Le serviteur pensa d'abord que la douleur trop lourde, trop désespérée, avait égaré l'esprit de son maître. Il le connaissait depuis l'enfance; il comprit, à l'instant, que le heurt d'un réveil trop soudain pouvait être fatal à ce somnambule. Son devoir, d'abord, était le respect d'un tel secret.

Il baissa la tête et songea. Une complicité dévouée à ce religieux rêve?... Obéir?... Continuer de *les* servir sans tenir compte de la Mort? Projet sacré, après tout !... De quel droit réfléchissait-il?... Il sortit de la chambre, exécuta les ordres à la lettre, et, le soir même, l'insolite existence commença.

La gêne des premiers jours s'effaça vite. Raymond, par une sorte de déférence et de tendresse, s'était ingénié si bien à être *naturel,* que trois semaines ne s'étaient pas écoulées qu'il se sentit, par moments, presque dupe lui-même de sa bonne volonté. L'arrière-pensée pâlissait. Parfois, éprouvant une sorte de vertige, il eut besoin de se dire que la comtesse était positivement défunte. Il se prenait à ce jeu funèbre et oubliait à chaque instant la sèche réalité. Bientôt il lui fallut plus d'une réflexion pour se convaincre et se ressaisir. Il vit bien qu'il finirait par s'abandonner tout entier au magnétisme effrayant dont le comte pénétrait peu à peu l'atmosphère autour de lui.

D'Athol, en effet, vivait absolument dans l'inconscience de la mort de sa bien-aimée! Il ne pouvait que la trouver toujours présente, tant sa forme était mêlée à la sienne. Tantôt, sur un banc du jardin, les jours de soleil, il lisait, à haute voix, les poésies qu'elle aimait; tantôt, le soir, auprès du feu, les deux tasses de thé sur un guéridon, il causait avec l'*Illusion* souriante, assise, à ses côtés, sur l'autre fauteuil.

Les jours, les nuits, les semaines s'envolèrent. Ni l'un ni l'autre ne savait *ce* qu'ils accomplissaient. Et des phénomènes singuliers se passaient maintenant, où il devenait difficile de distinguer le point où l'imagination et la *réalité* étaient identiques. Une présence flottait dans l'air : une forme s'efforçait de transparaître, de se tramer sur l'espace devenu indéfinissable.

D'Athol vivait double, en illuminé. Un visage doux et pâle, entrevu comme l'éclair, entre deux clins d'yeux; un faible accord frappé au piano, tout à coup; — un baiser qui lui fermait la bouche au moment où il allait parler; des affinités de pensées *féminines* qui s'éveillaient en lui en réponse

à ce qu'il disait; un dédoublement de lui-même tel, qu'il sentait, comme en un brouillard fluide, le parfum vertigineusement doux de sa bien-aimée auprès de lui, et, la nuit, entre la veille et le sommeil, des paroles entendues très-bas : tout l'avertissait. C'était une négation de la Mort élevée, enfin, à une puissance inconnue!

Une fois d'Athol la sentit et la vit si bien auprès de lui qu'il la prit dans ses bras : mais ce mouvement la dissipa.

— Enfant! murmura-t-il en souriant. Et il se rendormit comme un amant boudé par sa maîtresse rieuse et ensommeillée.

C'était à faire peur. Le jour de sa fête, il plaça, par plaisanterie, une immortelle dans le bouquet qu'il jeta sur l'oreiller de Véra.

— Puisqu'elle se croit morte!... dit-il.

Grâce à la profonde et toute-puissante volonté de M. d'Athol, qui, à force d'amour, forgeait la vie et la présence de sa femme dans l'hôtel solitaire, cette existence avait fini par devenir d'un charme sombre et persuadeur. — Raymond, lui-même, n'éprouvait aucune épouvante, s'étant graduellement habitué à ces impressions.

Une robe de velours noir, aperçue au détour d'une allée; une voix rieuse qui l'appelait dans le salon; un coup de sonnette le matin à son réveil, comme autrefois; — tout cela lui était devenu familier : on eût dit que la morte jouait à l'invisible, comme une enfant. Elle se sentait aimée tellement! C'était bien *naturel*.

Une année s'était écoulée.

Le soir de l'Anniversaire, le comte, assis auprès du feu, dans la chambre de Véra, venait de *lui* lire un fabliau florentin : *Callimaque*. Il ferma le livre; puis, en se versant du thé :

— *Douschka*, dit-il, te souviens-tu de la Vallée-des-Roses, des bords de la Lahn, du château des Quatre-Tours? Cette histoire te les a rappelés, n'est-ce pas?...

Il se leva et, dans la glace bleuâtre, il se vit plus pâle que d'habitude. Il prit un bracelet de perles dans une coupe et regarda les perles attentivement. Véra ne les avait-elle pas ôtées de son bras, tout à l'heure, avant de se dévêtir? Les perles étaient encore tièdes et leur orient plus adouci, comme par la chaleur de sa chair. Et l'opale de ce collier sibérien, qui aimait aussi le beau sein de Véra, jusqu'à pâlir maladivement, dans son treillis d'or, lorsque la jeune femme l'oubliait pendant quelque temps! Autrefois la comtesse aimait pour cela cette pierrerie fidèle!... Ce soir, l'opale brillait comme si elle venait d'être quittée et comme si le magnétisme exquis de la belle morte la pénétrait encore. — En reposant le collier et la pierre précieuse, le comte toucha, par hasard, le mouchoir de batiste, dont les gouttes de sang étaient humides et rouges comme des œillets sur de la neige!... Là, sur le piano, qui donc avait tourné la page finale de la mélodie d'autrefois? Et ces fleurs orientales, nouvellement cueillies, qui s'épanouissaient là, dans les vieux vases de Saxe, quelle main venait de les y placer?

La chambre semblait joyeuse et douée de vie, d'une façon plus significative et plus intense qu'à l'ordinaire. Mais rien ne pouvait surprendre le comte! Cela lui semblait tellement normal qu'il ne fit même pas attention que l'heure sonnait à cette pendule arrêtée depuis une année.

Ce soir-là, cependant, on eût dit que du fond des ténèbres la comtesse Véra s'efforçait adorablement de revenir dans cette chambre tout embaumée d'elle! Elle y avait laissé tant de sa personne! Tout ce qui avait constitué son existence l'y attirait. Son charme y flottait; les longues vio-

lences faites par la volonté passionnée de son époux devaient avoir desserré les vagues liens de l'Invisible autour d'elle!...

Elle y était *nécessitée*. Tout ce qu'elle aimait, c'était là.

Elle devait avoir envie de venir se sourire encore en cette glace mystérieuse où elle avait tant de fois admiré son visage exquisement pâle! La douce morte, là-bas, avait tressailli, certes, dans ses violettes, sous les lampes éteintes; la divine morte avait frémi, dans le caveau, toute seule, en regardant la clef d'argent jetée sur les dalles. Elle voulait s'en venir vers lui, aussi, et sa volonté se perdait dans l'idée de l'encens et de l'isolement. La Mort n'est qu'une circonstance définitive que pour ceux qui espèrent des cieux; mais la Mort, et les Cieux, et la Vie, pour elle, n'était-ce pas leur embrassement? Et le baiser solitaire de son époux attirait ses lèvres dans l'ombre. Et le son passé des mélodies, les paroles enivrées de jadis, les étoffes qui couvraient son corps et en gardaient le parfum, ces pierreries magiques qui la *voulaient* dans leur obscure sympathie, — et surtout l'immense et absolue impression de sa présence, opinion partagée à la fin par les choses elles-mêmes, tout l'appelait là, l'attirait là depuis si longtemps, et si insensiblement, que, guérie enfin de la dormante Mort, il ne manquait plus qu'*Elle seule!*

Ah! les Idées sont des êtres vivants!... — Le comte avait creusé dans l'air la forme de son amour, et il fallait bien que ce vide fût comblé par le seul être qui lui était homogène, autrement l'Univers aurait croulé! L'impression passa, en ce moment, définitive, simple, absolue, qu'*Elle devait être là, dans la chambre!* Il en était aussi tranquillement certain que de sa propre existence, et toutes les choses autour de lui étaient saturées de cette conviction. On l'y voyait! Et, *comme il ne manquait plus que Véra elle-même*, tangible, extérieure, il fallut bien qu'elle s'y trouvât et que le grand Songe de la vie et de la mort entr'ouvrît, un moment, ses portes infinies! Un frais éclat de rire, musical, éclaira de sa joie le lit nuptial; le comte se détourna. Et là, devant ses yeux, faite de volonté et de souvenir, accoudée, fluide, sur l'oreiller de dentelles, sa main soutenant ses cheveux noirs, sa bouche délicieusement entr'ouverte en un sourire tout emparadisé de voluptés, belle *à en mourir*, enfin, la comtesse Véra le regardait, un peu endormie encore.

— Roger!... dit-elle d'une voix lointaine.

Il vint auprès d'elle. Leurs lèvres s'unirent dans une joie divine, — oublieuse, — immortelle!...

Et ils s'aperçurent, ALORS, qu'ils n'étaient, réellement, qu'*un seul être.*

Les heures effleurèrent d'un vol étranger cette extase où se mêlaient pour la première fois la terre et le ciel.

Tout à coup, le comte d'Athol tressaillit, comme frappé d'un brusque souvenir.

— Ah! maintenant, je me rappelle!... dit-il. Qu'ai-je donc?... Mais tu es morte?...

A l'instant même, à cette parole, le pâle petit jour du matin — d'un matin banal, grisâtre et pluvieux — filtra dans la chambre par les interstices des rideaux. Les bougies blémirent et s'éteignirent, laissant fumer âcrement leurs mèches rouges; le feu disparut sous une couche de cendres tièdes; les fleurs se fanèrent et se desséchèrent en quelques moments; le balancier de la pendule reprit graduellement son immobilité. La *certitude* de tous les objets s'envola subitement. Et, s'effaçant entre les bras désespérés, qui voulaient en vain l'étreindre encore, l'ardente et blanche vision rentra dans l'air, et s'y perdit. Un faible soupir d'adieu, distinct, lointain,

parvint faiblement jusqu'à l'âme de Roger. Le veuf se dressa; il venait de s'apercevoir qu'il était seul.

Son rêve venait de se dissoudre d'un seul coup; il avait brisé le magnétique fil de sa trame radieuse, avec une seule parole.

Comme ces larmes de verre, agrégées illogiquement, mais cependant si solides qu'un coup de maillet sur leur partie épaisse ne les briserait pas, et qui tombent en une subite et impalpable poussière si l'on en casse l'extrémité plus fine que la pointe d'une aiguille, tout était évanoui.

— Oh! murmura-t-il, c'est donc fini!... Perdue!... Elle est toute seule! Quelle est la route, maintenant, pour parvenir jusqu'à toi? Indique-moi le chemin qui peut me conduire vers toi!...

Soudain, comme une réponse, un objet brillant tomba du lit nuptial, sur la noire fourrure, avec un bruit métallique : un rayon de l'affreux jour terrestre l'éclaira!... L'Abandonné se baissa, le saisit, et un sourire sublime illumina son visage en reconnaissant cet objet : c'était la clef du tombeau.

Villiers de l'Isle-Adam

SIMILITUDES

Et se trémoussant sur ses jambes cagneuses, sur ses jambes emmaillotées de tricots mi-partie rouges, mi-partie jaunes, le Nain évasa en un large rire sa bouche cruellement ravie, & soulevant les tentures me montra du doigt les étranges beautés qui se pressaient derrière le rideau & s'avançaient vers moi, les unes à la suite des autres.

Ce furent d'abord des tiédeurs vagues, des vapeurs mourantes d'héliotrope & d'iris, de verveine & de réséda qui me pénétrèrent avec ce charme si bizarrement plaintif des ciels nébuleux d'automne, des blancheurs phosphoriques de lunes dans leur plein & des femmes semblables à celles que Hamon a peintes dans son « triste rivage »; des figures indécises, aux contours flottants, aux cheveux d'un blond de cendre, au teint rosé bleuâtre des hortensias, aux jupes irisées de lueurs qui s'effacent, s'avancèrent, tout embaumées, & se fondirent dans ces teintes dolentes des vieilles soies, dans ces relents apaisés et comme assoupis des vieilles poudres enfermées, durant de longues années, loin du jour, dans les tiroirs de commodes à ventre.

Puis la vision s'envola & une odeur fine de bergamote & de frangipane, de moss roses & de chypre, de maréchale & de foin, qui traînait, ça & là, mettant comme une de ces touches sensuelles de Fragonard, un papillottage de rose dans ce concert de fadeurs exquises, jaillit, pimpante, énamourée, cheveux poudrés de neige, yeux caressants & lutins, grands falbalas couleur d'azur & de fleur de pêcher, puis s'effaça peu à peu & s'évanouit complétement.

A la maréchale, au foin, à l'héliotrope, à l'iris, à toute cette palette de nuances lascives ou calmées, succédèrent des tons plus vifs, des

couleurs enhardies, des odeurs fortes : le santal, le havane, le magnolia, les parfums des créoles & des noires. Après les fluides légers, les glacis vaporeux, les senteurs caressantes & ensommeillées, après les roses faibles, les bleus mourants, les surjets de couleurs, les réveillons des tropiques, crièrent bêtement les rabâcheries vulgaires : lourdeur des ocres, pesanteur des gros verts, épaisseur des bruns, tristesse des gris, bleuissement noir des ardoises ; & de lourds effluves de seringat, de jacinthe, de portugal, rirent de toute leur face béatement radieuse, de toute leur face de beautés banales, aux cheveux noirs & pommadés, aux joues laquées de rouge et rechampies de talc, aux jupes tombant sans grâce le long de corps veules & gras.

Puis vinrent des apparitions spectrales, des enfantements de cauchemars, des hantises d'hallucination, se détachant sur des fonds tempêtueux, sur des fonds de vert-de-gris sulfuré, nageant dans des brumes de pistache, dans des bleus de phosphore, des beautés affolées & mornes, trempant leurs appâts étranges dans la sourde tristesse des violets, dans l'amertume brûlante des orangés, des femmes d'Edgard Poë & de Baudelaire, des poses tourmentées, des lèvres cruellement saignantes, des yeux battus par d'ardentes nostalgies, agrandis par des joies surhumaines, des Gorgones, des Titanides, des femmes extra-terrestres, laissant couler de leurs jupes fastueuses des parfums innommés, des souffles d'alanguissement & de fureur qui serrent les tempes & déroutent & culbutent la raison mieux que la vapeur des chanvres, des figures du grand maître moderne, d'Eugène Delacroix.

Ces évocations d'un autre monde, ces embrasements sauvages, ces tonalités crépusculaires, ces émanations surexcitées, disparurent à leur tour, & un hallali de couleurs éclata, prestigieux, inouï. Un ruissellement d'étincelles de pourpre, une fanfare de senteurs décuplées & portées à leur densité suprême, une marche triomphale, un éblouissement d'apothéose parurent dans le cadre de la porte, & des déesses, étalant sur leurs jupes somptueuses toute la fougue, toute la magnificence, toute l'exaltation des rouges, depuis le sang carminé des laques jusqu'aux flambes du capucine, jusqu'aux splendeurs glorieuses des saturnes & des cinabres, tout le faste, tout le rutilement, tout l'éclat des jaunes, depuis les chrômes pâlis jusqu'aux gommes-cutte, aux jaunes de mars, aux ocres d'or, aux cadmium, s'avancèrent, chairs purpurines & débordées, crinières rousses & sablées de poudre d'or, lèvres voraces, yeux en braises, soufflant des haleines furieuses de patchouli & d'ambre, de musc & d'opoponax, des haleines terrifiantes, des lourdeurs de serres chaudes, des allégro, des cris, des autodafé, des fournaises de rouge & de jaune, des incendies de couleurs & de parfums.

Et le Nain ricanait, bubulant, roulant ses yeux jaunes & ronds, sifflant entre ses dents mal distribuées : « as-tu compris les similitudes, les vraies similitudes des parfums & des couleurs ? tiens, regarde main-

tenant. » Et les draperies s'envolèrent à son geste. Les couleurs primordiales, le jaune, le rouge, le bleu; les parfums, pères des odeurs composées, le musc tonkin, la tubéreuse, l'ambre; parurent & s'unirent devant moi en un long baiser. A mesure que les lèvres se touchaient, les tons faiblissaient, les senteurs se mouraient; comme le phénix qui renaît de ses cendres, ils allaient revivre sous une autre forme, sous la forme des teintes dérivées des parfums originaires. Au rouge & au jaune succéda l'orangé, au jaune & au bleu, le vert, au rose & au bleu, le violet, les non-couleurs même, le noir, le blanc, parurent à leur tour & de leurs bras enlacés tomba lourdement la couleur grise, une grosse pitaude qu'un baiser rapide du bleu dégrossit & affina en une Cydalise rêveuse; la teinte de gris-perle.

Et de même que les tons se fondaient & renaissaient différents, les essences se mêlèrent perdant leur origine propre, se transformant, suivant la vivacité ou la langueur des caresses en des descendances multiples ou rares : maréchale, à base de musc, d'ambre, de tubéreuse, de cassie, jasmin & d'orange, frangipane extraite de la bergamote & de la vanille, du safran & des baumes de musc & d'ambre, jockey-club issu de l'accouplement de la tubéreuse & de l'orange, de la mousseline & de l'iris, de la lavande & du miel.

Et d'autres... d'autres... nuances du lilas & du souffre, du saumon & des bruns pâle, des cinabres & des cobalts verts, d'autres... d'autres... le bouquet, la mousseline, le nard, éclataient & fumaient à l'infini, claires, foncées, subtiles, lourdes.

Je me réveillai — plus rien. — Seule, au pied de mon lit, Icarée, ma chatte, avait relevé son cuissot de droite & léchait avec sa langue de rose, sa robe de poils roux.

J.-K. Huysmans

LE VIOLON D'AMOUR

Mon cœur est un violon
Sur lequel ton archet joue,
Et qui vibre tout du long,
Appuyé contre ta joue.

Tantôt l'air est vif et gai
Comme un refrain de folie,
Tantôt le son fatigué
Traîne avec mélancolie.

C'est la chanson des baisers
Qui d'abord court, saute et danse,
Puis en rhythmes apaisés
S'endort sur une cadence.

C'est la chanson des seins blancs
Qui s'enflent comme des vagues,
Puis qui se calment, tremblants
Comme un lac aux frissons vagues.

C'est la chanson de ton corps
Qui fait chanter ses caresses,
Puis s'éteint dans des accords
De langoureuses paresses.

C'est la chanson qui rend fou.
Rends-moi fou, ça te regarde.
Mais si tu fais trop joujou
Sur le violon, prends garde!

Prends garde! l'âme est debout;
Les quatre cordes, tordues
Sur les clefs tout près du bout,
Jusqu'à casser sont tendues.

Et pourtant, ô fol archet,
Sur ces cordes tu gambilles
Comme ce clown qui marchait
En dansant sur des coquilles.

Tu vas, tu les prends d'assaut,
Et tu mords leur nerf qui vibre,
Et tu bondis, et d'un saut
Tu leur fais grincer la fibre;

Et, pleurant à pleine voix,
Pour si peu que tu le veuilles,
Les cordes, l'âme et le bois,
Tremblent ainsi que des feuilles.

A force de t'amuser
En caprices trop agiles,
Tu finiras par user
Les pauvres cordes fragiles.

Rompu, comme un vieux tremplin,
Déjà le bois perd sa force,
Et sur l'âme qui se plaint
Il se fend comme une écorce.

Un jour, sous un dernier coup,
La merveilleuse machine
Entre tes doigts et ton cou,
Laissant craquer son échine,

Dans un tradéridéra
Ou quelque autre galipète
L'instrument éclatera
Comme une bulle qui pète.

Prends garde! le bois méchant
Entrera dans ta main douce;
Les cordes en se lâchant
Te cingleront la frimousse.

Alors l'archet, mais en vain,
Regrettera ses folies.
Car du violon divin
Et des cordes abolies

Il ne te restera plus
Qu'un trait bleu sur ta peau mate,
Des repentirs superflus,
Et puis du sang sur la patte.

Jean Richepin

L'ŒUVRE POÉTIQUE D'EDGAR POE (*)

I

La Vallée de l'Inquiétude

Autrefois souriait un val silencieux que son monde n'habitait pas : eux étaient allés en guerre, confiant aux doux yeux des étoiles, la nuit, de veiller des hautes tours de l'azur sur les fleurs, au milieu de qui, tout le jour, le soleil vermeil demeurait paresseusement.

(*) L'œuvre poétique d'Edgar Poë n'a jamais été traduite en son entier. Les trois poëmes que nous publions aujourd'hui sont traduits pour la première fois.

Maintenant tout visiteur confessera l'instabilité de la triste vallée. Il n'y a rien d'immobile — rien sauf les airs qui accablent la magique solitude. Ah! aucun vent ne trouble ces arbres qui palpitent comme les mers glacées autour des brumeuses Hébrides! Ah! aucun vent ne pousse ces nuages qui frémissent par les cieux inquiets, avec malaise, du matin au soir, au-dessus des violettes qui sont là par des myriades de types de l'œil humain — au dessus des lys qui ondulent et pleurent sur une tombe sans nom. Ils ondulent : — de leurs odorants sommets d'éternelles rosées tombent par gouttes. Ils pleurent : de leurs délicates tiges des pérennelles larmes descendent en pierreries.

II

La Cité en la Mer

Là ! la Mort s'est élevée un trône, dans une étrange cité gîsant seule en l'obscur Ouest; où les bons et les mauvais, les pires et les meilleurs s'en sont allés au repos éternel. Chapelles et palais et tours (par le temps rongées, des tours qui ne tremblent pas!) ne ressemblent à rien qui soit chez nous. A l'entour, par le soulèvement du vent oubliées, en la résignation sous les cieux les mélancoliques eaux gîsent.

Nul rayon du ciel sacré ne provient, sur les longues heures de nuit de cette ville; mais une clarté sortie de la mer livide inonde les tours en silence — luit sur les faîtes au loin et de soi — sur les dômes, sur les résidences royales — sur les temples — sur des murs comme à Babylone — sur la désuétude ombragée de vieux bosquets d'ifs sculptés et de fleurs de pierre — sur mainte et mainte merveilleuse chapelle dont les frises contournées enlacent avec les violes la violette et la vigne. Avec résignation sous les cieux les mélancoliques eaux gîsent. Tant se confondent ombres et tourelles, que tout semble suspendu dans l'air : tandis que d'une fière tour de la ville la Mort plonge, gigantesque, le regard.

Là, des temples ouverts et des tombes béantes baîllent au niveau des lumineuses vagues; mais ni la richesse qui gît en l'œil de diamant de chaque idole, ni les morts gaîment parés de joyaux ne tentent les eaux hors de leur lit, car aucune lame ne s'enroule, hélas! le long de cette solitude de verre — aucun gonflement ne raconte qu'il peut être des vents sur quelque mer plus heureuse du loin — aucune houle ne suggère que des vents ont été sur des mers d'une moins hideuse sérénité.

Mais voici! un branle est dans l'air : la vague — il y a mouvement. Comme si les tours avaient repoussé, en sombrant doucement, l'onde morne — comme si les faîtes avaient alors faiblement fait le vide dans les cieux figés. Les vagues ont à présent une lueur plus rouge, les heures respirent sourdes et faibles — et quand, parmi des gémissements autres que de la terre — très-bas — très-bas — cette

ville hors d'ici s'établira, l'Enfer, se levant de mille trônes, lui rendra hommage.

III

La Dormeuse

A minuit, au mois de Juin, je suis sous la lune mystique : une vapeur opiacée, obscure, humide, s'exhale hors de son contour d'or et, doucement se distillant, goutte à goutte, sur le tranquille sommet de la montagne, glisse, avec assoupissement et musique, parmi l'universelle vallée. Le romarin salue la tombe, le lys flotte sur la vague ; enveloppant de brume son sein, la ruine se tasse dans le repos : comparable au Léthé, voyez ! le lac semble goûter un sommeil conscient et, pour le monde, ne s'éveillerait. Toute Beauté dort : et repose, sa croisée ouverte au ciel, Irène, avec ses Destinées !

Oh ! dame brillante, vraiment est-ce bien, cette fenêtre ouverte à la nuit ? Les airs folâtres se laissent choir du haut de l'arbre rieusement par la persienne ; les airs incorporels, troupe magique, voltigent au dedans et au dehors de la chambre, et agitent les rideaux du baldaquin si brusquement — si terriblement — au-dessus des closes paupières frangées sous qui ton âme en le somme gît cachée, que, le long du plancher et au bas du mur, comme des fantômes s'élève et descend l'ombre. Oh ! dame aimée, n'as-tu pas peur ? Pourquoi ou à quoi rêves-tu maintenant ici ? Sûr, tu es venue de par les mers du loin, merveille pour les arbres de ces jardins ! Étrange est ta pâleur ! étrange est ta toilette ! étrange par dessus tout ta longueur de cheveux, et tout ce solennel silence !

La dame dort ! oh ! puisse son sommeil, qui est durable, de même être profond. Le Ciel la tienne en sa garde sacrée ! La salle changée en une plus sainte, ce lit en un plus mélancolique, je prie Dieu qu'elle gîse à jamais sans que s'ouvre son œil, pendant qu'iront les fantômes aux plis obscurs.

Mon amour, elle dort ! oh ! puisse son sommeil, comme il est continu, de même être profond. Que doucement autour d'elle rampent les vers ! Loin dans la forêt, obscure et vieille, que s'ouvre pour elle quelque haut caveau — quelque caveau qui souvent a fermé les noires ailes de ses panneaux oscillants, triomphal, sur les tentures armoriées des funérailles de sa grande famille — quelque sépulcre, écarté, solitaire, contre le portail duquel elle a lancé, dans sa jeunesse, mainte pierre oisive — quelque tombe hors de la porte retentissante de laquelle elle ne fera plus sortir jamais d'écho, frissonnante de penser, pauvre enfant de péché ! que c'étaient les morts qui gémissaient à l'intérieur.

Trad. *Stéphane Mallarmé*

LES ABEILLES

« Ailes d'or et flèches de flamme ! »
VICTOR HUGO (*Les Châtiments*).

Tous les ans, le mois de juillet voit s'accomplir un grand événement. Le *Tout-Paris* des premières s'amasse dans une petite salle de spectacle, pour entendre réciter par de jeunes garçons et de timides demoiselles « quelques morceaux de nos meilleurs auteurs. » On commence de bonne heure ; les spectateurs, qui savent bien qu'ils ne viennent pas là pour s'amuser, emportent généralement avec eux leur *vade mecum*, soit par exemple un tome des Œuvres complètes de M. Clairville, s'ils aiment les lectures sérieuses; quelques-uns s'endorment, plus sages. Quand sonne l'heure impatiemment attendue, on voit arriver des gens illustres et bien mis qui s'assoient en silence.

Alors entre en scène un comédien imberbe et vêtu de noir qui se met à réciter la scène fameuse de *L'Honneur et l'Argent*, où le bon jeune homme vend définitivement son piano et hurle des vers sur l'ingratitude au milieu d'une soirée dansante. La mère du concurrent, dissimulée au fond d'une loge, éclate en applaudissements et darde un œil inquiet sur les personnages illustres qui font semblant de mettre leurs montres à l'heure pour mieux feindre l'indifférence. Vient ensuite une demoiselle blonde, tremblottante comme un nénuphar, qui déclame *l'Aventurière*; une autre lui succède qui fait à peu près la même chose......., et ainsi de suite pendant plusieurs heures. Après quoi les messieurs bien mis décernent des récompenses. Il y a des pleurs et des grincements de dents, et, à la sortie, on entend des dames âgées dire à leurs filles : « J'étais sûre que le jury te ferait *une crasse.* »

Puis tout rentre dans l'ordre pendant une année.

Cette cérémonie excite en moi si peu d'enthousiasme que, généralement, j'ai soin de quitter Paris le jour où elle a lieu. Mais moi je suis un malheureux dont la bouche est pleine de blasphèmes et qui n'a jamais pu causer avec une dame sans se faire dire au bout de cinq minutes : « Taisez-vous ! vous n'avez pas de religion ! » Ce n'est donc pas dans le but d'exhaler une mauvaise humeur toute personnelle que je parle ici des concours annuels du Conservatoire. Je suis heureux au contraire de saisir ce prétexte pour consacrer cette page aux comédiens et leur jeter en passant quelques fleurs.



O débutants, mes camarades, dites-moi quelle est votre chimère ? N'avez-vous pas rêvé de lauriers ? Parmi vous il en est plus d'un, n'est-il pas vrai ? qui s'est écrié, quelque soir, en frappant du poing sur son livre : « Moi aussi, je ressusciterai les nobles fils des poètes, tous ces héros blessés au cœur, dont les noms traversent les âges : Oreste, Faust, Hamlet, Don Juan!.... Je prêterai mon corps à ces grands fantômes; ils parleront par ma voix; les larmes que je verserai seront les leurs, et les amants de toute poésie me jetteront des couronnes et me por-

teront en triomphe en poussant de longs cris de joie! Par moi vivront les plus grands rêves..... » Ah certes! s'il est un destin glorieux, c'est celui d'un comédien, que le génie a baisé au front! Il meurt tout entier, dit-on; soit! mais il a vécu mille fois. Chaque jour il a pu boire à longs traits l'oubli de sa propre existence et goûter une joie dont les autres hommes sont si amèrement sevrés! Son nom survit fraternellement accouplé à celui de quelque grand créateur et les générations se transmettent précieusement le souvenir de son génie!

Les siècles passent, il est encore le bienvenu dans Elseneur, et l'on perçoit toujours, en prêtant l'oreille, l''écho magique des bravos qui l'ont sacré!

Lekain, Garrick, Talma, Bocage, Frédérick, Rouvière! quel bruit de gloire il semble entendre quand on prononce tout haut ces noms!

L'ambition d'égaler un de ces morts, si jeunes d'immortalité, suffit à griser une âme de vingt ans, et bien des jeunes gens s'envolent, comme Icare, sans avoir consulté leurs ailes, vers le ciel inaccessible où brillent ces radieuses étoiles.



Mais, hélas! que de chutes douloureuses!

La vie de triomphes, qu'on espérait, est remplacée par une existence hideusement féconde en déboires. Tel qui se voyait, dans l'avenir, vêtu du pourpoint de Roméo, au pied du balcon baigné de lune d'où Juliette parle à la nuit, n'incarnera jamais que de parfaits ingénieurs, *bons fils* et décorés de plusieurs ordres; les concetti délicieux que Shakespeare met dans la bouche de ses amants seront remplacés par les alexandrins à rimes plates de François Ponsard, que dis-je? de M. Ernest Legouvé, que dis-je encore? de M. Camille Doucet, peut-être, ô destin! Il faudra mettre un habit noir et s'étrangler dans une cravate blanche pour jouer, non pas des amoureux, mais *des prétendus*, semblables à ceux qu'a créés le cerveau fécond jusqu'au crime d'Eugène Scribe, « aux grâces odieux »!

Cette jeune fille dont les lèvres murmurent aujourd'hui avec tant d'amoureuse nonchalance les phrases précieuses qu'a ciselées Marivaux, remportera son plus grand succès dans une reprise, hélas! inévitable de *Geneviève ou La Jalousie paternelle.*

Voilez-vous, ô chastes muses! Que de jolies bouches seront fermées par la mort, qui n'auront jamais proféré que des vers dans le genre de celui-ci :

« O père de famille! ô poète! je t'aime! »

Je cite celui-là parce qu'il est plus beau que les autres et parce que M. Théodore de Banville a manqué de mourir pour l'avoir entendu sans y être suffisamment préparé; mais il y en a de moins heureux encore, j'en donne ma parole d'honneur!

Tel est l'avenir qui attend les débutants d'hier, tous ces jeunes gens pleins de bonne volonté et d'enthousiasme, dont plusieurs deviendraient des comédiens hors ligne, si les œuvres hors ligne étaient moins rares!



Disons plutôt : « si les directeurs de nos théâtres n'étaient pas tous au point de vue de l'intelligence, très-inférieurs aux épiciers de province. » Tant que nous ne verrons pas à la tête d'une scène importante un artiste véritable, on ne jouera que des pauvretés, on n'entendra que des comédiens médiocres, et il n'y aura point d'art dramatique. Actuellement nos spectacles nous ridiculisent ou nous déshonorent. Il est grand temps d'aviser, si l'on ne veut pas supprimer pour toujours la joie la plus noble que puisse goûter encore une société civilisée !

Henry Laujol

L'AVEU

Assise en son fauteuil sculpté, la reine Alix
Epluche, avec langueur, des fraises. Ses doigts frêles,
Chargés de bagues d'or, pâles comme des lys,
Vont et viennent faisant jaillir des étincelles.

Elle dépose, au fond d'une aiguière d'argent,
Chaque pulpe arrachée à sa cupule verte;
Parfois, les yeux rêveurs, comme en n'y pas songeant,
Elle en porte quelqu'une à sa bouche entr'ouverte,

Puis elle épluche encor. Sur le moëlleux tapis,
A ses pieds, le museau rose entre les deux pattes,
Un svelte lévrier allonge son dos gris;
Derrière elle, et jouant avec ses grandes nattes,

Un blond page, en pourpoint de brocart, si mignon,
Si beau, qu'on le prendrait presque pour une femme,
Rouge et tremblant de peur qu'on lui réponde : Non,
Ose enfin murmurer le secret de son âme :

« Avant que de partir pour jusques à demain,
» Madame, permettez, de grâce, que je baise
» Ce fruit plein de senteur que touche votre main;
» Car votre bouche est rouge ainsi que cette fraise. »

Raoul Gineste

LA SEMAINE PARISIENNE

Dimanche 30 *juillet.* — Courses à Vichy. Courses à Nancy. Courses au Vésinet. Ce qu'il y a de charmant dans les courses, c'est les noms des chevaux; « Moudaine » est parisien; « Pensacola » a une bonne allure italienne, et je ne sais rien de plus olympique que « Parthénise. » Les sportmen sont fantaisistes à leur façon. — Nous n'avons pas entendu dire que personne se soit rompu les os.

Lundi 31 *juillet.* — Au Gymnase, *la Crise de M. Thomassin*, comédie en trois actes de M. Verconsin, obtient une assez jolie réussite d'été. On ne rit pas, de peur des secousses qui exagèreraient la chaleur, mais on sourit, modérément. — Quant à la pièce, c'est un joli vaudeville en quatre scènes, dont on a fait une assez plate comédie en trois actes.

Mardi 1er *août.* — Visite à l'Exposition des beaux-arts appliqués à l'industrie. Il y a là bien des choses qui appartiennent à l'industrie, et quelques-unes qui appartiennent à l'art. Parlons de celles-ci. Un statuaire humoristique expose des terres glaises où abonde l'originalité : des Pierrots qui entrent au bal, d'autres qui en sortent. Ce qui est plus neuf encore, c'est un *Retour de la Campagne* d'un réalisme saisissant : le mari portant tout, y compris le fils de la maison, et l'ombrelle, et le panier aux provisions, tandis que la dame fait des agaceries aux passants. — Les bronzes d'art sont nombreux et choisis. Une fort belle *Sainte Famille* de la maison Casciani et Nau; mais, à côté, que de figures béates et niaises de bonnes vierges destinées à Lourdes et à Paray-le-Monial! Plus loin, voici l'étalage des poupées vertes, bleues, roses, des mariées ayant des perles pour regards, et des fleurs d'oranger immenses! — A l'exposition Jeukens, un éléphant superbe d'allure, avec ses dents d'ivoire *en or;* mais il porte sur le dos une pendule jaune..... O industrie! — Plus loin, un kiosque où scintillent aigrettes et colliers de diamants. Les diamants sont surtout jolis sur les belles épaules, les beaux bras et les beaux fronts. C'est un peu comme les toilettes brunes, roses et bleues du voisin. Comme les femmes s'habillent d'une façon charmante! L'art appliqué à la femme! — Beaucoup d'autres bronzes, mais rien de bien saillant. — Aux terre-cuite : une cheminée d'un beau style pur, qui procure à l'œil la sensation exacte de la pierre; c'est moins agréable que la terre-cuite rouge, où nous voyons les inévitables Vénus et les jeunes filles qui entrent au bain. Nous avons remarqué aussi des imitations de vases étrusques, très-délicates. — Les faïences sont nombreuses : Bezcat nous montre une exposition vert-bouteille qui a un cachet tout particulier. Admirez surtout les magnifiques vases à deux anses, de forme antique, ornés d'un effet de neige qui éclate sur le vert sombre. — L'orfèvrerie a Christophle et son groupe immense, qui décore le milieu du palais. Signalons également, en relief sur un plat, une fort jolie femme à la chair argentée, vêtue d'une robe dorée à longs plis. — Les émaux d'art nous offrent un coffret remarquable, reproduction de deux œuvres du seizième siècle, réunies en une seule; l'une de Giovanno Bolognèse, l'autre de Valerio de Vicensa. La première fut offerte à François Ier par le pape Clément VII. La reproduction, du reste, a son mérite à elle; c'est œuvre d'artiste. — Les tapisseries sont belles, et plus belles encore quand on songe à l'horrible travail de patience qu'elles réclament, et que des ouvriers montrent au public par leur propre exemple. — Il faut partir. — Nous jetons un coup d'œil près de la sortie, et apercevons, par l'entrebâillement d'une porte, une classe avec chaire de pion, bancs d'élèves et pupitres. Où diable l'art trouvera-t-il son compte? Il n'y manque absolument que le bonnet d'âne.

Mercredi 2 *août.* — La nouvelle se confirme : il y a eu, avant-hier, une première représentation à l'Ambigu-Comique. Cela était si incroyable, que nous n'y avions pas cru! Courons à l'Ambigu-Comique. — Fait plus extraordinaire encore : la pièce est amusante, et l'on rit dans la salle presque autant que si l'on jouait encore *Spartacus!*

Jeudi 3 *août.* — Deux balles échangées entre deux hommes politiques.

Vendredi 4 *août.* — Nous recevons un poème provençal, *lou Carbonnié*, de M. Félix Gras. Il en sera rendu compte.

Samedi 5 *août.* — On donne comme certain que M. Carvalho prend aujourd'hui même la direction de l'Opéra-Comique. Nous félicitons cordialement les compositeurs de musique! Ils avaient déjà M. Vizentini, un véritable artiste, à la tête du Théâtre-Lyrique; M. Carvalho, dont on connaît l'intelligente bienveillance et l'habileté, leur est donné par surcroît! — Ah! musiciens, musiciens, vous allez avoir deux théâtres, vous!

Jean Prouvaire

Erratum. — Dans la poésie de M. Léon Dierx (livraison du 30 juillet), au lieu de :
Le mépris nous *déchire* et l'oubli vient, qui venge!

Lisez :

Le mépris nous délivre, et l'oubli vient, qui venge!